

Dans les galeries

Arrêts sur image

RENÉ VIAU

Warhol, Duchamp et les autres. Au départ, il y a *Reflexion*. Invitant au temps d'arrêt, le prototype d'une chaise, à mi-chemin entre sculpture, design et dispositif d'étalage, se répète en miniature. Dans cet «*objet de contemplation*», le passage et la transformation des échelles sont autant de «réflexions» suspendues, un programme d'idées en devenir.

Les deux fauteuils rappellent en même temps ceux d'une bonne vieille salle de ciné, d'autant plus que, devant nous, une projection intitulée *O'Hara's Trip* nous propulse dans l'univers prismatique de la *Dame de Shanghai* d'Orson Welles. Le cinoche en prend sa claque. Des effets en compression et accélérés s'incrument aux images du film. Le déroulement même du film, les protagonistes, Dietrich en tête, semblent expulsés par cette intervention inopinée. Quelque part entre passé et futur, Tomas change par sa greffe la règle du jeu alors même que, comme pour tout film, son art demeure avant tout affaire de séquences, de coupes, de rencontres, de *casting*. On comprend vite que ces glissements de sens, d'échelle, de médias veulent nous indiquer que l'art n'a pas de lieu mais qu'il a lieu. Les murs tombent tandis que s'exproprient les disciplines.

L'expérimentation se fait nomade et clame d'un média à l'autre le fugitif à perpétuité. Là, dans *SONY*, c'est bien Marcel Duchamp qui est reproduit en boucle sur trois écrans plats. Il s'agit en fait d'un *screen test* en 16 mm, effectué par Andy Warhol en 1966 puis numérisé. Ailleurs, Tomas nous fait assister à sa réappropriation aussi numérisée d'*Empire*, ce film underground tourné par Warhol en 1964. Rien ne se passe hormis la lumière immobile et le son du cliquetis d'un proje 16 mm pourtant absent. Au seuil du spectral, la différence entre les médias s'estompe et trace sa voie telle une libération éthérée.

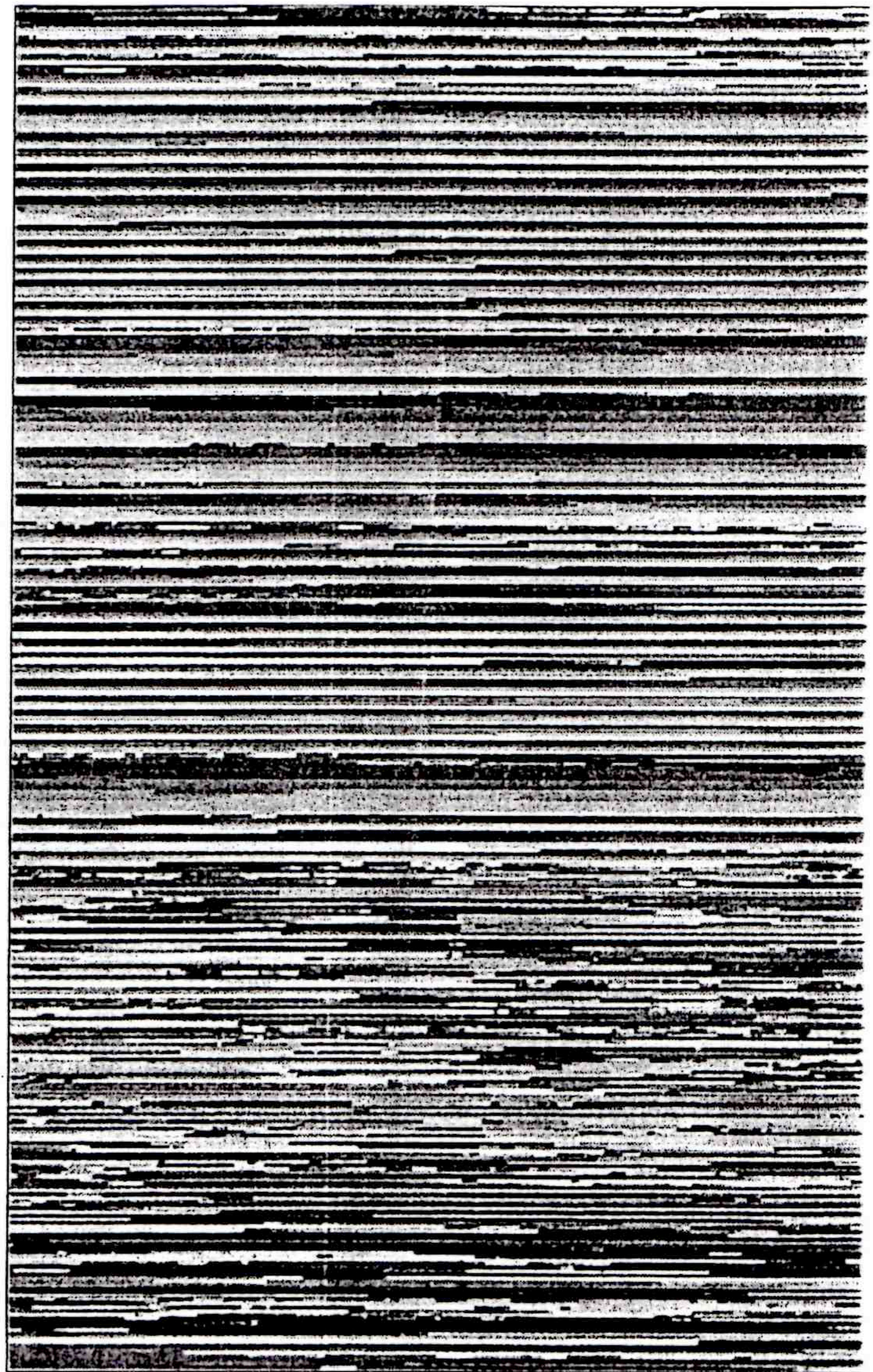
Tomas persiste en numérisant ses dessins imaginatifs, histoire de prolonger son oscillation trans-médiatique obsessionnelle et, *of course*, cette esthétique du déplacement dont il se fait le stakhanoviste. L'original est désancre, déstabilisé. Dessin et photo se renversent. Il n'y a pas d'unité, que du fragment, des savoirs, des pratiques, des médias qui se télescopent et s'entrechoquent en autant de collusions réflexives.

AUTRES FILMIQUES + UN OBJET DE CONTEMPLATION

David Tomas
Galerie Joyce Yahouda
Édifice Belgo, espace 516
372, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 4 mars

Plates-formes

Poursuivant le chapitre «Un après-midi au Belgo», me voici un étage plus bas. D'autres objets font image et — c'est le thème du jour — affirment hors des lieux communs leur résilience envers toute catégorie. Mathieu Fraser-Dagenais a imaginé ce qu'il appelle des «*coquilles*». Un peu comme des «*tablettes*» de Don Judd, mais posées un peu plus haut, il s'agit de sections de balcons en planches et en madriers qui se collent au plafond. Cette proximité les rend inutilisables. D'où mystère car, souligne l'artiste, cette plate-forme soustraite au regard devient un espace de l'imagination. Or l'imagination ainsi convoquée ne peut ignorer niveaux et profondeur. On peut aussi y voir une réflexion sur la manière dont l'artiste prend en compte l'architecture, les limites, les «murs». Comment les notions d'extérieur et d'intérieur, ici coincées, sont détournées? L'exposition est d'une économie extrême. L'espace participe à cette logique pour se modifier ou être transcendé. Le reste de la galerie n'est occupé que par un dessin de balcon qui explicite, en mettant les points sur les *i*, le dispositif. Posées là dans une apparente surpri-



1:1, *Interface: Every (IP)*, de Lisa Jevbratt, de l'exposition *Datal*

se, ces balcons réassemblés ne donnent pourtant qu'une fausse impression d'ancrage dans le réel.

DES ESPACES COQUILLES

Mathieu Fraser-Dagenais
Édifice Belgo, espace 444
372, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 18 mars

le monde comme une collection in forme et infinie d'images, de textes et autres données d'archives».

Muntadas, avec l'un des premiers projets artistiques utilisant Internet *The File Room* (1994), fait figure d'ancêtre. Natalie Bookchin donne le ton par son absurde encyclopédie du quotidien. Les gestes qui meublent chaque seconde d'une journée